

L'émergence du pouvoir municipal

HAROLD BÉRUBÉ, *Unité, Autonomie, Démocratie. Une histoire de l'Union des municipalités du Québec*, Montréal, Les éditions du Boréal, 2019, 390 pages

Pierre Lanthier

Volume 14, Number 2, Spring 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93022ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lanthier, P. (2020). Review of [L'émergence du pouvoir municipal / HAROLD BÉRUBÉ, *Unité, Autonomie, Démocratie. Une histoire de l'Union des municipalités du Québec*, Montréal, Les éditions du Boréal, 2019, 390 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 14(2), 13–14.

L'émergence du pouvoir municipal

Pierre Lanthier

Chercheur, UQTR, Centre interuniversitaire d'études québécoises

HAROLD BÉRUBÉ

**UNITÉ, AUTONOMIE,
DÉMOCRATIE. UNE
HISTOIRE DE L'UNION DES
MUNICIPALITÉS DU QUÉBEC**
Montréal, Les éditions du Boréal,
2019, 390 pages

Sur invitation de Jasmin Savard, directeur général de l'Union des municipalités du Québec (UMQ), Harold Bérubé a accepté de faire l'histoire de cette association. Nul doute que, pour un spécialiste de l'histoire urbaine, ce projet était fort attirant, d'autant plus que, au-delà d'un article de Jean-Pierre Kesteman et d'une brève monographie de Martin Rivest, il n'existait pas de synthèse historique en bonne et due forme de l'UMQ.

Harold Bérubé a divisé son livre en sept chapitres chronologiques couvrant de douze à vingt années chacun. Comme il aurait été fastidieux de traiter de toutes les questions abordées par l'Union au fil des années, l'auteur a privilégié trois thèmes : la nécessité de maintenir un front uni des villes, malgré leur grande diversité ; la préservation de l'autonomie municipale ; et l'évolution de la démocratie au sein des municipalités. Dans chaque chapitre, l'auteur a d'abord fait une mise en contexte de la période couverte, puis il a recensé les changements organisationnels de l'association pour enfin analyser les rapports de l'Union avec les gouvernements du Québec et, dans une moindre mesure, d'Ottawa. Afin de ne pas alourdir la recension, nous porterons notre attention principalement sur ces rapports.

Le livre s'ouvre sur les transformations du monde municipal depuis le milieu du XIX^e siècle jusqu'au lendemain de la Grande Guerre. Il s'agit d'une époque où l'industrialisation, en plus d'agrandir les villes existantes, en a ajouté d'autres, caractérisées par une forte croissance. Ces villes ont des besoins sociaux, sanitaires et infrastructurels qu'il faut combler dans les plus brefs délais, ce qui nécessite l'aide des gouvernements, mais une aide qui ne doit pas servir de prétexte pour empiéter sur l'autonomie des municipalités. C'est dans cette perspective que voit le jour, le 15 décembre 1919, l'Union des municipalités du Québec, réunissant déjà quelque 200 membres. S'inspirant de la vague réformiste qui anime des associations similaires dans le reste du Canada, l'UMQ organise des conférences et fournit de l'information sur le bon fonctionnement des institutions

municipales. Plus fondamentalement, l'Union entend représenter les municipalités dans leur rapport avec le ministère des Affaires municipales, nouvellement constitué. Parmi les fondateurs de l'Union, notons Joseph Beaubien, maire d'Outremont, et Téléphore-Damien Bouchard, maire de Saint-Hyacinthe et membre influent du Parti libéral. Ce dernier entretient des relations cordiales avec Alexandre Taschereau, premier ministre depuis 1920, ce qui facilite la bonne entente entre l'UMQ et le gouvernement du Québec. Dès cette époque, toutefois, l'UMQ tend à favoriser les villes et les cités au détriment des municipalités rurales.

Parmi les fondateurs de l'Union [1919], notons Joseph Beaubien, maire d'Outremont, et Téléphore-Damien Bouchard, maire de Saint-Hyacinthe et membre influent du Parti libéral. Ce dernier entretient des relations cordiales avec Alexandre Taschereau, premier ministre depuis 1920, ce qui facilite la bonne entente entre l'UMQ et le gouvernement du Québec. Dès cette époque, toutefois, l'UMQ tend à favoriser les villes et les cités au détriment des municipalités rurales.

Pendant la crise des années 1930, le fossé s'approfondit entre les membres urbains et ruraux de l'UMQ. Plusieurs membres urbains, en effet, traversent de sérieuses difficultés financières au point que certains sont acculés à la faillite, et l'UMQ leur donne priorité dans ses négociations avec les gouvernements. Or, lorsqu'il arrive au pouvoir, Maurice Duplessis se montre distant à l'endroit de l'association. Il favorise les municipalités rurales et donne son appui à la création d'un organisme qui défend les intérêts spécifiques des municipalités rurales, l'Union des conseils de comtés du Québec (devenue l'Union des municipalités régionales de comté et des municipalités locales du Québec en 1980 puis la Fédération québécoise des municipalités en 1999). L'UMQ en est fragilisée et ses rapports avec la nouvelle Union resteront aigres-doux. Néanmoins, l'urgence des problèmes des villes et des cités lui donne amplement de quoi jouer son rôle de groupe de pression.

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, de nouvelles difficultés émergent

Harold Bérubé



**UNITÉ, AUTONOMIE,
DÉMOCRATIE**

Une histoire de l'Union
des municipalités du Québec

Histoire  Boréal

de la croissance même du monde urbain : le syndicalisme municipal, la multiplication des banlieues, l'émergence du régionalisme, pour ne prendre que ces exemples, suscitent de nouvelles tensions. L'UMQ se manifeste sur tous les fronts pour marquer la présence des villes. Elle participe en particulier à la commission Tremblay avec le volumineux mémoire de Charles-Napoléon Dorion. Tout en repensant son organisation, l'UMQ mobilise des urbanistes et autres experts pour afficher ses positions. Comme le souligne Harold Bérubé, l'Union est finalement sortie renforcée de ses rapports avec Duplessis. On aurait pu croire que l'arrivée de Jean Lesage au pouvoir allait ramener l'harmonie entre le gouvernement et l'UMQ. Ce n'est pas le cas : l'«équipe du tonnerre» oppose ses experts à ceux de l'UMQ et parle même de réduire le nombre de municipalités au Québec. Plus que jamais revient au premier plan la question du financement municipal et de la fiscalité. Cette question va perdurer au fil des décennies. On a espéré que la loi 57 de 1979, accordant aux villes la quasi-exclusivité de l'impôt foncier, allait stabiliser les rapports entre les villes et le gouvernement. Mais, dans les années 1980 et 1990, les difficultés budgétaires du gouvernement ravivent les tensions et la diminution du nombre de municipalités revient à l'ordre du jour. Cela aboutit aux fusions municipales de 2002. L'UMQ a défendu les villes dans ces dossiers, encore que plusieurs de ses membres lui aient reproché de ne pas se montrer plus ferme face au gouvernement.

Telles sont, dans leurs grandes lignes, les échanges entre l'UMQ et le gouvernement. On pourra regretter deux faiblesses au livre de M. Bérubé. La première, c'est le peu de tableaux statistiques qui auraient pu



Unité, autonomie...

suite de la page 13

fournir une mesure plus précise de l'évolution et de la nature des membres de l'UMQ, de même que de ses effectifs professionnels. Cela aurait donné une vision plus claire des forces et handicaps de l'UMQ. La seconde faiblesse, malheureusement plus importante, c'est d'avoir arrêté l'analyse en 2002 et mis dans la conclusion un bref survol des années suivantes. Pourquoi ne pas avoir ajouté un chapitre consacré à la période riche en événements qui va de 2003 à nos jours? Il s'agit là d'un trou important pour un ouvrage censé célébrer le centenaire de l'UMQ. Mais au total, il s'agit d'une

très bonne monographie. Les liens difficiles entre les villes et les gouvernements affectent tous les pays de l'OCDE. La croissance urbaine des pays développés est source de tensions permanentes entre les institutions publiques. Les villes n'entendent pas être soumises aux gouvernements et ceux-ci doivent veiller à la bonne santé des finances publiques. Le livre d'Harold Bérubé illustre fort bien cette situation avec le cas québécois. Il montre également l'inconstance des liens entre un groupe de pression comme l'UMQ et les partis au pouvoir à Québec.

Harold Bérubé a ouvert un vaste chantier d'histoire politique. Il est à souhaiter qu'il lui consacre des pages de la même qualité que celles de son livre. ❖

SERGE BOUCHARD

L'ALLUME-CIGARETTE DE LA CHRYSLER NOIRE

Montréal, Les éditions du Boréal, Collection Papiers collés, 2019, 248 pages

La célèbre devise de Montaigne se veut également celle de Serge Bouchard: le penseur doit toujours douter, se méfier des vérités sans nuance, des opinions parfaitement tranchées. «J'ai la pulsion d'écrire, le penchant de penser et, puisque je ne comprends rien au monde, je n'ai d'autre choix que de l'interroger» (p. 131), écrit Bouchard, toujours très humble même avec son riche parcours d'anthropologue. S'il affirme ne rien comprendre au monde, s'il croit même être un extraterrestre, c'est parce qu'il souhaiterait se dissocier de la bêtise et des erreurs humaines, de ces manques flagrants de discernement qui font l'Histoire. Mais en lisant *L'allume-cigarette de la Chrysler noire*, on se rend compte que Bouchard, grand amoureux de la nature et vieil ami des arbres, appartient bel et bien à l'humanité, plus précisément à cette partie de l'humanité demeurée digne d'habiter notre planète.

L'essai, réunissant des textes originellement dédiés à l'émission de radio *C'est fou*, prend souvent les allures d'un recueil de contes, d'histoires réelles ou fantasmées. En effet, Bouchard «préfère la légende, la fabulation, le mythe» (p. 29). Selon lui, «l'identité relève autant de l'imaginaire que de la mémoire.» (p. 76) Dans cet esprit, il remonte à l'an 1000 pour nous réciter la vie du premier homme ayant porté le nom Bouchard, un Gaulois plutôt dur à cuire, comme si nous y étions. L'auteur partage également avec nous ses souvenirs d'enfance, s'attardant aux petits détails qui ont marqué sa vie et qui l'ont mené aux plus profondes réflexions. Dans le texte intitulé «Mon petit chien de paille», par exemple, il raconte comment il a retrouvé le toutou de son enfance, précieux, même s'il ne vaut pas deux sous. Dans «À un vieux maître», il décrit comment un vieil arbre de Pointe-aux-Trembles, représentant solitaire d'une forêt ancestrale, a été abattu au nom du progrès. Et dans «L'allume-cigarette de la Chrysler noire», Bouchard relate l'épisode de son enfance où il a brûlé le siège de la limousine que conduisait son père. Ce dernier ne l'a pas grondé, préférant préserver l'innocence des enfants plutôt qu'une banquette d'automobile. Ces courts récits nous montrent ce qui occupe tant les pensées de Bouchard: l'échelle des valeurs. Il semblerait que tout ait un prix, mais comment déterminer la valeur d'un objet qui évoque tant de souvenirs, la valeur d'un arbre, d'une forêt ou d'une rivière, la valeur d'un cœur d'enfant, d'une vie?

On peut dire que l'essai ressemble aussi à un journal de pensées quotidiennes dans lequel l'auteur expose ses «dérives et explorations» (p. 112). Bouchard, âgé de plus de soixante-dix ans et faisant ainsi partie des aînés de notre société, incarne le vieux sage, même si cette

figure n'est plus valorisée aujourd'hui, même si «le savoir n'a plus la cote» (p. 208). Il déplore le fait que «le vétéran ne [puisse] rien enseigner aux recrues puisque son savoir ne vaut plus dans la nouvelle époque» (p. 208). Les vétérans du hockey représentent bien entendu ces «vétérans de la conscience» (p. 219). Malgré tout, Bouchard prend la parole et veut croire qu'elle sera entendue, car ses contemporains ont impérativement besoin de réfléchir. Selon lui, «ne pas douter, refuser de nuancer, cela repose l'esprit, cela met le cœur en vacances, et cela conduit aux pires tragédies.» (p. 172) Ici, l'anthropologue pense à l'Occident, aux chrétiens, à ces hommes de pouvoir qui se sont trop souvent reposés l'esprit, comme lorsqu'ils n'ont vu dans l'Amérique qu'un monde à mettre à leurs pieds, comme lorsqu'ils ont affamé des communautés de chasseurs autochtones dans des réserves et qu'ils ont envoyé des enfants libres dans des pensionnats.

Serge Bouchard estime hautement les peuples des Premières Nations; il les a côtoyés, il les a écoutés. Il admire le fait que les femmes aient tant d'importance dans leurs communautés, que les anciens soient respectés. Et surtout, il vante leur mode de vie en harmonie avec la nature. Dans ses textes, la récurrence de l'image de la coupe des arbres prouve le sentiment d'indignation de Bouchard à ce propos. Il en vient à l'idée que ni Dieu ni les hommes ne peuvent supporter la majestuosité des arbres, qu'ils ne peuvent accepter qu'on leur fasse de l'ombre: «Là où se construit une église, il y a toujours plein de souches autour.» (p. 188) L'obsession d'affirmer sa supériorité, l'obsession pour le progrès et pour l'argent a mutilé le visage de notre planète: «Le monde alors est une mince couche de bitume» (p. 70), écrit-il, dégoûté.

Je l'avoue, j'ai trouvé Bouchard un peu trop sage, lui qui valorise le calme, l'économie de la parole, lui qui, dirait-on, a nagé toute sa vie dans un bonheur tranquille: «Pendant des millions de kilomètres, je n'ai jamais été blasé. J'aurai aimé les épinettes de la première jusqu'à la dernière.» (p. 111) Même si la parole de l'aîné devient parfois ennuyante, nul ne dira le contraire: elle nous sensibilise au passage du temps, elle réajuste notre point de vue, elle dédramatise nos vies. Ce n'est pas le livre des révélations choquantes, des claques au visage, voire des éclairs de génie, mais il fera sans doute son chemin doucement, lors d'une longue marche au bord du fleuve à regarder l'eau qui s'écoule ou lors d'une longue distance parcourue en voiture à faire la connaissance des arbres qui longent la route. Je le confirme, *L'allume-cigarette de la Chrysler noire* n'a rien de la fougue ou de l'insouciance de la jeunesse, il n'est ni sensationnaliste ni scandaleux. Mais justement, Bouchard s'en fait un point d'honneur.

Serge Bouchard



L'ALLUME-CIGARETTE DE LA CHRYSLER NOIRE

Boréal

COLLECTION PAPIERS COLLÉS

Céleste Carpentier

Candidate à la maîtrise en littératures de langue française à l'Université de Montréal